



ANTON DISCLAFANI

LE PENSIONNAT DES
JEUNES FILLES SAGES

DENOEL

Extrait de la publication

Le Pensionnat
des jeunes filles sages

Anton DiSclafani

Le Pensionnat
des jeunes filles sages

roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Christine Barbaste*

DENOËL

Titre original :

The Yonahlosse Riding Camp

Éditeur original :

Riverhead Books. A member of Penguin Group (USA) Inc., New York

© Anton DiSclafani, 2012

Et pour la traduction française :

© Éditions Denoël, 2013

Pour Mat

J'avais quinze ans lorsque mes parents m'envoyèrent à Yonahlossee, un camp d'équitation pour jeunes filles qui se trouvait en Caroline du Nord, niché au cœur des Blue Ridge Mountains. Sauf à faire un réel effort d'attention on pouvait facilement en dépasser l'entrée sans la voir ; mon père la rata quatre fois avant que je me décide à lui signaler que nous étions arrivés.

Il me conduisit lui-même de Floride jusqu'en Caroline du Nord : mes parents ne me faisaient pas assez confiance pour me laisser prendre le train toute seule.

Le dernier jour, lorsque commença l'ascension à flanc de montagne, notre voyage accusa un net ralentissement. La route, étroite et bordée de taillis broussailleux, paraissait inachevée et n'était qu'une succession de lacets abrupts.

Au volant, mon père n'était jamais bavard ; un chauffeur, selon lui, devait rester concentré sur la route. Ayant acheté sa première voiture, une Chrysler Roadster, cinq ans plus tôt, en 1925, une automobile restait pour lui une nouveauté. La première nuit, nous fîmes étape à Atlanta. Après avoir pris possession de nos chambres, mon père me pria

de soigner ma toilette et j'enfilai ma robe en soie lavande à taille basse et ornée d'une rosette. Sur les épaules, je portais l'étole en vison de ma mère, que j'avais emportée malgré son veto. Enfant, j'étais autorisée à arborer cette étole lors de circonstances spéciales — le dîner de Noël, le déjeuner de Pâques — et j'avais fini par la considérer comme mienne. Mais ce soir-là, où je la portais pour la première fois sans l'approbation maternelle, elle me fit l'effet d'un fardeau, d'un accessoire trop élégant pour moi. Je me sentais aussi trop jeune pour porter une telle robe. Ce n'était cependant pas la robe qui était en cause, mais mon corps, ma poitrine à peine éclose, mon maintien et mes gestes furtifs, qui demeuraient ceux d'une petite fille. Mon père, en costume gris à rayures fines, était égal à lui-même, à l'exception de la pochette vert acide glissée dans la poche de son manteau. Pas le vert acide d'aujourd'hui, cru, fluorescent. Ces couleurs n'existaient pas, à l'époque. Non, je parle ici de la vraie couleur d'un citron vert, vive et claire à la fois.

En pénétrant dans la salle de restaurant, je pris le bras de mon père, comme ma mère le faisait toujours, ce qui me valut de sa part un regard surpris. Je souris et fis de mon mieux pour retenir mes larmes. Je m'accrochais encore à l'espoir que mon père puisse ne pas me laisser en Caroline du Nord, qu'il avait conçu pour nous quelque autre projet. Je pleurais sans discontinuer depuis quinze jours, mes yeux étaient bouffis et je savais que cela chagrinait mon père de voir pleurer quelqu'un, qui que ce soit.

Le pays était alors plongé dans la Grande Dépression, mais ma famille n'avait pas souffert de la crise. Mon père était médecin et les gens étaient toujours prêts à payer

pour se soigner. En outre, nous avions une fortune familiale, dont mes parents dépendraient un jour, mais bien plus tard, une fois que les patients de mon père ne seraient même plus en mesure de lui offrir, symboliquement, un produit de leur jardin en échange de ses soins. Tout cela, je ne le découvrirais qu'à mon retour de Yonahlossee. À mon départ de la maison, la Grande Dépression n'avait guère eu de signification pour moi.

Je ne m'aventurais que rarement en dehors de chez nous. Nous vivions dans une bourgade, au centre de la Floride, qui devait son nom à un ancien chef indien. Si l'été la chaleur y était insupportable — à l'époque, l'air conditionné n'existait pas — les hivers étaient frais, agréables. Le climat idéal de l'hiver compensait les désagréments de l'été. Nous ne fréquentions guère nos voisins mais j'avais tout ce qu'il fallait alentour : nous possédions quatre cents hectares de terres pour notre seul usage. Parfois, je partais de bon matin avec Sasi, mon poney, j'emportais un pique-nique, et ne rentrais qu'au coucher du soleil, à temps pour le dîner, sans avoir croisé âme qui vive de la journée.

Et puis il y avait Sam, mon frère jumeau. Avec lui, je n'avais besoin de personne d'autre.

Au restaurant de l'hôtel, à Atlanta, on nous servit du filet mignon et des betteraves braisées. Les panneaux de verre ouvragé des immenses fenêtres constituaient la principale décoration de la salle de restaurant. Lorsque je voulus regarder dans la rue silencieuse, je ne vis que mon propre reflet, flou, bleu lavande et gauche. Nous étions les deux seuls clients du restaurant, et mon père me complimenta sur ma robe, à deux reprises.

«Tu es ravissante, Thea.»

Je m'appelle en réalité Theodora, un prénom de famille. La petite histoire veut que Sam, lorsque nous avions deux ans, l'ait abrégé en Thea. Tout en mangeant les betteraves, insipides et terreuses sur ma langue, je m'efforçai de ne pas imaginer ce que mon frère pouvait être en train de faire.

Mon père me répéta qu'au camp je monterais à cheval tous les jours, sauf le dimanche. Je le remerciai. J'avais laissé Sasi en Floride, mais de toute façon j'étais désormais trop grande pour lui. Lorsque je le mettais au trot, mes talons frappaient ses coudes. Penser à mon beau poney pie était un déchirement. Sa robe, comme le disait volontiers ma mère, était particulièrement belle, avec un équilibre parfait entre taches noires et taches blanches. Je pensais à ses yeux, l'un bleu et l'autre marron, ce qui n'a rien de vraiment inhabituel chez les équidés : si l'œil est entouré de poils blancs, l'iris est bleu ; si les poils sont noirs, il est marron.

Ce dîner, le dernier que nous partagerions pendant un an, se déroula presque entièrement en silence. Jamais, avant ce jour, je n'avais pris un seul repas en tête à tête avec mon père. Avec ma mère, oui, plusieurs, et également avec Sam, bien sûr. Mais avec mon père, jamais. Je ne savais pas quoi lui dire. Avec toutes ces histoires à la maison, j'avais peur de dire quoi que ce soit.

«Tu seras bientôt de retour, une fois que tout ça sera calmé», m'assura mon père quand on nous eut apporté les cafés et la crème brûlée, et cette déclaration, de sa part, me laissa sans voix. Je bus une franche gorgée de café, qui me brûla les lèvres. À la maison, je n'avais droit qu'à une goutte, prélevée dans la tasse de ma mère. Mon père n'abordait que

rarement des sujets de frictions, qu'ils soient d'ordre personnel ou général. D'où, peut-être, mon ignorance quant à l'ampleur de la crise qui secouait le pays.

Il ébaucha un de ses sourires empreints de bonté et je sentis aussitôt des picotements dans mes yeux. Quand ma mère souriait, on découvrait toutes ses dents et son visage irradiait. Le sourire de mon père, en revanche, ne se remarquait qu'au prix d'un considérable effort d'attention. Et celui-là, en cet instant, était le signe qu'après tout ce que j'avais fait, mon père m'aimait encore. Je voulais l'entendre me dire que tout s'arrangerait. Mais mon père n'était pas un menteur. Rien n'allait s'arranger ; rien ne pourrait jamais s'arranger.

Jamais plus je n'ai aimé une maison comme j'ai aimé la première maison que j'ai connue, celle où je suis née et où j'ai vécu jusqu'à ce que les ennuis commencent. On pourrait me rétorquer que j'étais surtout attachée à ceux qui y vivaient — mes parents, mon frère. C'est vrai, je les aimais, mais le souvenir que j'ai d'eux est indissociable des jardins dans lesquels ils se promenaient, des galeries couvertes sous lesquelles ils lisaient, des chambres dans lesquelles ils se reposaient. Cette maison, je l'aimais indépendamment d'eux. Je la connaissais, elle me connaissait, nous nous réconfortions mutuellement. C'est idiot, je le concède, mais c'était un endroit magique.

Et je l'avoue : quitter ma maison m'attristait autant que quitter ma famille. Jamais je ne m'en étais éloignée plus de quelques nuits, et je savais, dans ma chair, qu'à mon retour elle aurait changé.

Moi aussi, j'aurais changé. Lorsque mes parents viendraient me chercher à la gare d'Orlando, tous ces mois plus tard, ils pourraient tout aussi bien accueillir une inconnue.

Je quittai donc ma maison, ma belle maison, pour Yonahlossee, un camp d'équitation pour jeunes filles fortunées, un lieu à l'écart du monde où les pensionnaires étaient encadrées par des anciennes en attente de trouver un mari.

Et c'est là, à Yonahlossee, que j'atteignis, comme on dit, l'âge de raison.

À mon arrivée, cependant, j'ignorais tout de ce lieu, je savais seulement que mes parents m'envoyaient là afin de n'avoir pas à me surveiller. Mon père et moi parvînmes à Yonahlossee au crépuscule, moment mélancolique s'il en est et que j'ai toujours détesté. Tandis que nous progressions sous la voûte de chênes immenses, le long de cette route recouverte de gravier qui paraissait interminable, il me vint à l'esprit qu'il pourrait s'écouler des semaines avant que je l'emprunte à nouveau.

Mon père, les yeux plissés, était cramponné au volant, comme toujours soucieux de mener à bien la tâche qui l'occupait. Il gara la voiture sur ce qui ressemblait à un petit square — j'allais apprendre qu'il était effectivement baptisé ainsi — cerné de chalets en bouleau. Pendant que mon père entreprenait d'arrêter le moteur, je cherchai à apercevoir une autre fille, mais en vain. «Thea!» lança mon père lorsque j'ouvris ma portière, mais je l'ignorai. La terre sous mes semelles était glaiseuse, très différente de celle de la Floride qui, en cette saison, était déshydratée par

les températures estivales. L'air était imprégné d'humidité, mais différente, là encore, de celle qu'apporte l'océan. En Floride, l'océan n'était jamais bien loin, même lorsqu'on vivait, comme nous, à plusieurs heures de route des côtes. Ici, on était comme enfermé, entièrement cerné par les montagnes.

Pendant que mon père traficotait dans la voiture — il n'en descendrait qu'une fois assuré que tout était correctement éteint — j'observai le bâtiment qui se dressait face à moi. Construit en partie à l'intérieur du flanc montagneux, il ne ressemblait à rien de ce que j'avais pu voir jusque-là. Les piliers qui le supportaient, et m'évoquaient les jambes longues et grelottantes d'un cheval, semblaient impropres à supporter le poids d'une telle bâtisse. J'avais l'impression qu'elle allait forcément s'effondrer. Plus tard, bien plus tard, notre principal m'apprendrait que, dans les montagnes, c'était en réalité le mode de construction le plus sûr. Je n'en ai jamais cru un mot.

Comme nous étions un dimanche, l'heure du dîner était déjà passée, mais à ce moment-là j'ignorais ce détail et je fus envahie d'une horrible appréhension mêlée de nostalgie. Cette maison n'était pas ma maison, ma famille se trouvait ailleurs.

Un homme, comme sorti de nulle part, arrivait à notre rencontre, main tendue alors qu'il se trouvait encore bien trop loin, à trois mètres, six peut-être, pour que mon père puisse la serrer. Un instant, je crus qu'il ressemblait à mon frère.

« Je suis Henry Holmes, lança-t-il tout en s'avançant vers nous. Le principal. »

La première pensée que m'inspira Henry Holmes concerna l'étrangeté de son titre : j'ignorais qu'un camp de vacances était supervisé par un principal. Parvenu à notre hauteur, M. Holmes échangea une poignée de main avec mon père, puis il souleva le bout de mes doigts et s'inclina brièvement devant moi. Je répondis d'un hochement de tête.

«Voici Thea, dit mon père. Theodora — mais appelez-la Thea.»

J'opinai, en rougissant. Je n'avais pas l'habitude de rencontrer des inconnus et M. Holmes était un bel homme, avec ses cheveux bruns et brillants qui semblaient avoir grand besoin d'un coup de ciseaux. Les manches de sa chemise étaient roulées avec soin, et maintenant, de près, je voyais bien qu'en réalité il ne ressemblait pas à Sam. Mon frère avait un visage joyeux, avenant, et deux billes couleur noisette à la place des yeux — les yeux de notre mère; Sam avait un air doux et calme en toutes circonstances. M. Holmes, avec ses lèvres crispées en un sourire plein de déférence, offrait des traits légèrement tendus. Et puis il était un homme, avec une ombre de barbe. Mon frère n'était encore qu'un garçon.

À ce moment-là, j'aurais cru reconnaître le visage de Sam dans celui de n'importe qui. J'avais emporté un de ses mouchoirs brodés d'un monogramme, comme le faisaient les grandes personnes dans les romans que je lisais, quand elles voulaient donner aux êtres chers un souvenir d'elles à emporter. Sam, bien évidemment, ne m'avait rien donné du tout : ce mouchoir, je l'avais pris moi-même. Il était soigneusement étalé contre mon buste, sous la robe, et per-

sonne, à part moi, ne savait qu'il se trouvait là. Je plaçai la main sur mon ventre et regardai M. Holmes droit dans les yeux, comme ma mère m'avait appris à le faire en présence d'inconnus. Je ne me souvenais pas d'avoir déjà rencontré un homme qui ne soit pas un parent, mais cela s'était forcément déjà produit.

« Nous sommes ravis que vous ayez décidé de rejoindre nos rangs », dit M. Holmes. Sa voix, me sembla-t-il, se fit plus douce lorsqu'il s'adressa à moi, comme s'il essayait de me témoigner sa sympathie moins par les mots eux-mêmes que par leur sonorité.

Je lui répondis que j'étais tout aussi ravie d'être là. Il devait bien se douter qu'une arrivée aussi tardive dans la saison était liée à quelque situation déplaisante. Nous étions au beau milieu de l'été ; je me demandai quelle excuse mon père avait inventée.

M. Holmes nous invita à le suivre jusqu'au grand escalier qui conduisait à l'entrée du Château. Je ne le savais pas encore, mais c'était là le surnom de cette bâtisse ; et effectivement je lui trouvai, déjà à ce moment-là, un petit air de forteresse, à la fois massive et élégante. L'escalier en bois n'était pas couvert et sans doute avait-il plu car les marches étaient glissantes. Je les gravis avec précaution. Tout en haut, la porte d'entrée était flanquée d'une paire de lanternes à gaz, et deux flammes jumelles, orange et rouge, brûlaient avec régularité à l'intérieur des boîtiers en verre. M. Holmes poussa l'imposante porte aux vantaux bleu marine ourlés de jaune — les couleurs du camp — et nous introduisit dans un vaste hall qui faisait également office de réfectoire et de chapelle.

Il marqua un arrêt devant la baie vitrée qui occupait la façade.

« C'est tellement différent de la Floride... », observa mon père en me souriant, mais sa tristesse était palpable. Au cours de l'année passée, ses tempes avaient commencé à grisonner, et je vis soudain qu'un jour mon père deviendrait un vieux monsieur.

M. Holmes nous pria de le suivre dans son bureau, où je pris place sur un canapé de velours brun, le temps que mon père et M. Holmes règlent quelques détails pratiques. Je sentais que ce dernier m'observait, mais je gardai les yeux baissés.

Puis je toussotai et mon père tourna la tête.

« Tu veux bien nous attendre à côté, Thea ? »

En dépit du ton, ce n'était pas une question. Je sortis du bureau et fis quelques pas dans le hall. Les tables étaient déjà dressées pour le petit déjeuner, et sans nul doute seraient-elles occupées le lendemain matin par des cohortes de filles. Des centaines de filles. J'aurais tout donné pour me trouver ailleurs.

En me retournant vers la porte du bureau, je me retrouvai nez à nez avec un mur recouvert de photographies que, bizarrement, je n'avais pas remarquées quelques instants plus tôt. Des photos de chevaux, chacun d'eux monté par une fille. Je m'approchai pour déchiffrer les minuscules caractères gravés sous chaque cadre et caressai les plaques en cuivre pour sentir le relief des mots. Chacune mentionnait le nom du cheval, celui de la cavalière et, sur la dernière ligne, *Première place, Concours de printemps*, et l'année. Les clichés les plus anciens remontaient au XIX^e siècle : si les

chevaux n'avaient guère changé, les écuyères, elles, étaient assises en amazone, jambes entravées et ballantes contre le flanc de leur monture, inutiles. Le passage du temps était perceptible non seulement dans la qualité des photos, mais aussi aux prénoms des jeunes filles, aux vêtements, aux coiffures ; plus les années avançaient, plus jupes et cheveux raccourcissaient. Sur le portrait le plus récent, une grande fille aux cheveux blanc-blond et aux traits aristocratiques posait à califourchon sur un cheval si immense que l'homme qui lui présentait la récompense paraissait nain. *Leona Keller*, indiquait la plaque. *King's Dominion. Première place. Concours de printemps. 1930.*

Et puis je remarquai, à côté de la porte du bureau, sur un guéridon en marbre, deux piles de brochures soigneusement disposées. Sur la première d'entre elles, la couverture annonçait, en typographie cursive, *Yonahlossee, Camp d'équitation pour jeunes filles, villégiature équestre et estivale depuis 1876*, et en dessous, une brochette de filles en blouses et jupes blanches, tenant chacune un cheval par la bride, souriait à l'objectif. Les chevaux avaient les oreilles dressées vers l'avant ; leur attention avait été sollicitée par quelque chose qui se trouvait derrière le photographe.

Je crus d'abord que les brochures de la seconde pile n'étaient que des versions plus anciennes. La couverture s'ornait d'une photographie représentant sans doute l'effectif entier de pensionnaires, une flopée de filles en rang d'oignons qui fixaient l'objectif avec solennité. *Yonahlossee, Camp d'équitation pour jeunes filles*, indiquait la même typographie cursive. *Centre équestre éducatif depuis 1902.*

Une voix se fit entendre derrière la porte du bureau et

je filai me poster devant la baie vitrée. Je tendis le bras et constatai que mon pouce masquait à lui seul la moitié d'un chaînon montagneux. Le panorama était saisissant. Je n'en avais jamais vu de tel. La Floride était une contrée sans relief, au climat tropical. Ici, j'étais cernée de pics gris ardoise aux flancs tapissés de végétation, et dont le sommet crevait les nuages. Il ne pouvait s'agir de nuages ordinaires, tant ils flottaient bas. Ceux auxquels j'étais habituée passaient haut dans le ciel.

Je n'étais pas révoltée par ma situation au point de demeurer aveugle à la beauté des lieux.

On m'affecta à Augusta House. Chaque chalet portait le nom d'une parente des fondateurs du camp — Mary House, Spivey House, Minerva House.

Tandis que nous traversions le Square à la suite de M. Holmes, je traînais quelques pas en arrière pour n'avoir pas à parler. M. Holmes faisait des enjambées de géant ; grand et maigre, il dominait mon père, de taille plutôt petite pour un homme. Sam, qui avait poussé telle une herbe folle au cours des quelques derniers mois, était désormais plus grand que lui. À l'heure qu'il était, mon frère devait être à table, à moins que le dîner ne fût déjà terminé. Peut-être portait-il encore ses vêtements de la journée : un bermuda et une chemisette en lin, à col boutonné, destinés à rendre le soleil supportable. Nous ne portions jamais de manches longues, en été, mais à Atlanta, et en dépit de la chaleur, je n'avais croisé que des hommes en complet

Merci à ma mère, qui m'a appris à aimer une maison ; à mon père, qui a parcouru des milliers de kilomètres pour me conduire à l'écurie et m'en ramener. Et pour m'avoir empêchée de m'inscrire en fac de droit. Merci à ma sœur, Xandra, qui a toujours été ma plus ardente championne. Plus je vieillis, plus je comprends ma chance d'avoir toujours bénéficié de l'amour et du soutien de mes parents et de ma sœur.

Et enfin, merci à Mat, mon mari. Ce livre est pour lui ; il ne pouvait être pour personne d'autre.



Le Pensionnat des jeunes filles sages Anton DiSclafani

Cette édition électronique du livre
Le Pensionnat des jeunes filles sages d'Anton DiSclafani
a été réalisée le 26 juin 2013
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207114155 - Numéro d'édition : 245588).

Code Sodis : N53460 - ISBN : 9782207114179
Numéro d'édition : 245590.